

Union des Espaces Culturels Autogérés (UECA)

par Albane Schlechten et Richard Le Quélléc

Albane Schlechten

L'union des espaces culturels autogérés s'est formée en octobre dernier sous l'impulsion de différents collectifs inquiets face à l'aseptisation croissante de la ville de Genève.

Grâce aux énergies mises en place depuis les années 80, l'ouverture de nombreuses scènes, principalement dans des squats, ou par le biais des contrats de prêts à usage, ont pu se faire et apporter à Genève sa réputation et son rayonnement en terme d'activités culturelles novatrices, réputation qu'elle tient encore aujourd'hui, alors qu'on lui retire de l'espace de création.

Après les évacuations de cet été (Rhino, Cave 12, Arquebuse), après l'annonce de l'évacuation prochaine du site d'Artamis, la culture alternative se révolte contre le manque de reconnaissance dont font preuve les autorités.

Ne serait-ce pas également un manque de connaissance ? À travers ce mouvement UECA, nous voulons nous faire connaître, montrer qui nous sommes, qui nous regroupons, comment nous fonctionnons, car il plane de nombreuses fausses idées et de faux amalgames au-dessus de nos têtes.

Nous produisons une culture dite alternative.

Nous proposons un programme varié et non commercial allant de la pièce de théâtre au concert en passant par de la danse, du cinéma ou des expositions, tout ça à des prix accessibles à tous ! Le fait d'avoir ces différentes activités dans un même lieu encourage les synergies et favorise l'émergence de nouvelles formes de création. Ce sont des sortes de laboratoires d'idées.

Nous sommes autogérés, cela signifie que nous fonctionnons sous d'autres modes : nous rejetons la hiérarchie et lui préférons un mode de fonctionnement associatif.

Nous ouvrons nos espaces à la création locale et indépendante, nous pouvons prendre la décision de ne pas remplir nos salles en programmant des artistes inconnus ou des styles artistiques peu répandus, car nous ne sommes pas soumis à une logique de profit. Nous avons également des structures permettant de loger des artistes étrangers, c'est ce qui nous permet de les faire venir à moindre frais. Nous n'avons pas de sponsoring privé et nous ne mettons aucune pression à consommer lors des soirées. Nous avons donc un rôle culturel mais également social et politique. Si nous n'avons plus la possibilité d'assumer ce rôle, qui le fera ?

Genève est une ville multiculturelle, ses lieux de sorties doivent la refléter sinon c'est toute une partie de la population qui sera discriminée.

Cela concerne plus de 3000 personnes fréquentant, chaque week-end, les lieux autogérés pour assister à des concerts, spectacles et expositions en tout genre mais également pour faire la fête, rencontrer d'autres personnes, besoins tout aussi vitaux.

Ce qui se passera, c'est qu'à force de retirer des espaces à la culture alternative, la continuité de la scène culturelle genevoise ne s'accomplira plus : si on tue la culture dans l'œuf, il n'y a plus de renouvellement. En effet, si nous sommes là aujourd'hui au sein du RAAC, c'est que notre place est indispensable, nous contribuons à la Culture avec un grand C.

Nous fournissons des lieux de production qui peuvent ensuite fournir des nouveaux talents aux lieux plus institutionnels. Nos salles sont utilisées par des institutions qui ne disposent pas de locaux de répétitions.

À l'heure actuelle, les artistes et les spectateurs ont encore un choix : un choix du lieu où ils désirent se produire, pour les artistes, et du lieu où ils veulent sortir, pour le public.

La question que l'on doit tous et toutes se poser aujourd'hui est la suivante : laisserons-nous mourir tout un pan de la culture, parce qu'il dérange certains ?

Richard Le Quélec

Mesdames et messieurs, amis des arts et de la culture bonjour.

Ne cherchez pas mon intervention sur votre programme, elle n'y est pas. Et si j'ai pris soudainement le courage de combattre mon trac viscéral, c'est qu'en venant ici hier soir, je me suis senti en famille.

L'UECA est venu ici parler poésie plus que comptabilité, car nous ne sommes pas le petit frère pauvre, mais plutôt l'ami Huckleberry Finn de la culture. Car l'important, pour nous c'est de jouer, de créer et rien d'autre !

Mais notre organisation est le fruit d'une répression, Andrea Raschèr nous rappelait dans sa délicieuse conférence d'hier soir, que la culture est un terme de bataille. Merci.

Mais cette bataille nous a fait devenir une institution de la culture alternative, aussi paradoxal que cela puisse être, et nous a obligé à nous unir, uni pour défendre notre droit de jouer, notre droit d'exister.

Telle une espèce en voie de disparition, nous aurions peut-être dû nous appeler la société protectrice des espaces culturels autogérés car il semblerait bien que nous soyons les derniers d'une espèce en voie de disparition. Oui nous sommes des squatters. Ou plutôt de ex-squatteurs car l'investissement de zones de vide en zone de vie, ce n'est plus un acte artistique, ni social, ni politique, mais un crime puni de sanction pénale.

Il y a aujourd'hui, parmi nous les acteurs de la scène alternative d'il y a 20 ou 30 ans. Ceux qui ont ouvert les premiers espaces et qui sont aujourd'hui des acteurs culturels et politiques reconnus.

Et même un haut responsable politique, maire de Genève, qui lorsque nous l'avons rencontré, il y a quelque mois, nous apprenait qu'il était un des premiers squatteurs à Genève en 71. Bien.

Mais si notre société décide maintenant que le squat n'a plus le droit de cité, certains s'y feront, d'autres pas. Mais que nos détracteurs ne s'y trompent pas, nous sommes des professionnels de l'alternative, des spécialistes de la brèche, qui, comme la nature, prend forme là où on s'y attend le moins.

Et finalement ces questions, qui nous concernent tous:

Où se fera cette scène qui nous a vu naître?

Où iront s'ébattre les avant-gardes de demain ?

Quelle alternative pour l'alternatif ?